

UNE REDÉCOUVERTE

Une chronique d'André Hirt

(1)

On ne peut que se souvenir des lignes émouvantes de Walter Benjamin intitulées *Je déballe ma bibliothèque*, ne serait-ce que parce qu'elles nous renvoient à notre propre expérience de la redécouverte.¹ C'est l'occasion pour le philosophe de récapituler l'état de sa collection – et le sujet du texte est d'ailleurs l'idée de collection –, et aussi de s'interroger sur les diverses manières, plus ou moins communes et canoniques, d'acquérir les livres, dont la moins intéressante est tout compte fait l'achat en librairie et la plus passionnante la stratégie rusée mise en pratique lors des ventes aux enchères, ou encore celle de ne pas restituer un emprunt. C'est pour nous lecteurs assurément l'occasion de nous pencher sur notre propre bibliothèque, en la parcourant mentalement au gré de nos acquisitions et des circonstances de ces dernières, et peut-être de refaire l'expérience de Benjamin, celle des tribulations et des déménagements, des épuisants emballages et déballages, des changements incessants et inquiets de lieux qui ne manquent pas de laisser des traces en écrivant ainsi chaotiquement notre existence, et aussi d'être l'occasion de révélations insoupçonnées.

N'importe quelle bibliothèque, on le sait bien, relève d'une géographie si particulière qu'elle ne correspond à aucune autre. Cette réalité a pour effet majeur, ainsi pourrait-on l'exprimer, que les livres qu'elle contient sont rigoureusement intraduisibles en un sens très spécial. Car dans le cas extrême où elle contient les mêmes ouvrages qu'une autre, mais autrement acquis, ils ne formeront pas le même monde, la même disposition ou le même rangement tout comme ils ne bénéficieront pas des mêmes soins et d'une attention identique (par ailleurs, et ce

¹ Plusieurs traductions existent de ce texte. On retiendra ici celle qui prend le mieux place dans un ensemble intitulé *Images de pensée*, ensemble et titre en effet très « benjaminiens », trad. Jean-François Poirier et Jean Lacoste, Paris, Bourgois, collection « Détroits », 1998.

n'est guère accessoire, ils ne furent pas lus dans le même ordre, de la même manière et dans les mêmes circonstances). Et si on a risqué à l'instant, en y insistant, le mot de géographie, c'est qu'il s'impose non seulement pour des raisons objectives et matérielles (il faut l'espace pour les livres et les mêmes livres distribuent pour chacun l'espace autrement, d'où des mondes différents) mais aussi parce que l'esprit du lecteur contient la carte très subjective de sa bibliothèque, bien qu'il lui arrive le plus souvent de s'y perdre comme on peut perdre la raison (mais où ai-je rangé cet ouvrage, de tel format et de telle couleur ?) tout comme l'impossibilité de mettre la main sur un livre peut entraîner jusqu'au désespoir. À l'inverse, parfois, il est vrai et heureusement, sans qu'on produise le moindre effort de recherche ou de mémoire, tel livre réapparaît alors qu'on le croyait définitivement perdu. Il se tenait pourtant là, très fidèlement disponible en sentinelle, mais il était en quelque sorte devenu invisible. C'est alors comme une acquisition nouvelle, un bonheur, une chance.

Mais à la vérité et en toute rigueur, il est impossible de refaire à l'identique une expérience, celle de Walter Benjamin par exemple, ce que lui-même n'était pas sans ignorer, dans la mesure où cette dernière requiert autant que du reste elle la produit une singularité subjective. L'acquisition d'un livre est en effet une aventure nécessairement singulière. Une expérience répétée, donc, mais à chaque fois tout autre et parfois très différente. En définitive et pour aller à l'essentiel, s'agissant du contenu des livres, des aventures toujours nouvelles qui y sont racontées, des idées qui y sont créées, exposées et déployées, tout cela forme comme des annonces de la vie qu'ils auront à mener depuis leur adoption par l'acheteur, parfois leur abandon dans la revente ou même le délaissement de ne jamais être parcourus par quiconque alors que tant de promesses inscrites au creux des pages cherchent silencieusement, et on peut le croire, désespérément, à attirer l'attention du possible lecteur qui passe à proximité. Et puis, songeons-y un seul instant, chaque livre endure cette immobilité si totale qu'elle en devient

tremblante, une manière moins d'être mort que de ne jamais pouvoir vivre, c'est-à-dire être lu, et aussi, à l'inverse, ces déménagements si brusques qui redistribuent, dans la concurrence que se font les livres en appelant l'attention du lecteur, par la constitution répétée et le renversement des piles, les cartes par la visibilité nouvelle qui leur est offerte.

Cependant, il ne faut jamais désespérer, qu'on soit un livre, un lecteur ou une personne. C'est là la devise des grands désespérés. Ce n'est jamais l'absence de solution qui est désespérante puisqu'elle éteint l'espoir, mais la possibilité qu'il en existe une, même la plus improbable, sans qu'on parvienne à la percevoir. Seul celui qui espère peut être désespéré, et le désespéré qui ne conçoit plus la moindre idée d'une délivrance a résolu son problème, ce que le désespoir est à l'évidence par son tourment. La mort volontaire et la paix lui tendent les bras.

(2)

Or c'est à un moment de l'existence dont il est bien inutile de faire ici une mention précise, du fond d'un désespoir de cette espèce que j'ai – qu'on pardonne cette exposition de la parole subjective que toute expérience implique et même commande – déballé une très grande « collection », qui jadis remplissait tout un long mur, non pas de livres pour une fois, mais de disques, de ceux qu'on appelait simplement comme cela il y trente ans, puis qu'on a nommés « noirs » un court temps pour les singulariser des disques « compacts » et qui sont eux-mêmes devenus des « CD », et enfin qu'on désigne désormais par le terme technique, laid et paradoxalement vieillot, de « vinyles ». – On en vient à l'idée que décidément le cliché selon lequel l'ancien et le nouveau se recourent dans l'Histoire se vérifie. Et bien davantage et autrement qu'on croit. De fait, à considérer la reprise actuelle, on n'ose pas dire le retour, des ventes de disques vinyles, auquel la presse consacre en ce moment bon nombre d'articles, il faut préciser, et c'est ce qu'on vient d'apprendre, que les disques neufs actuellement vendus et qui réapparaissent

dans les rares magasins qui en vendent au point de jeter le désordre dans les gondoles comme si l'arrangement ancien des boutiques cherchait à refaire surface comme un très vieux décor de théâtre – puisque inversement la disparition des disquaires correspond à l'avènement du CD – sont issus des normes numériques du CD! Autrement dit, les disques vinyles sont bien en vinyles mais ne sont nullement des disques vinyles. On fait de l'ancien avec de l'actuel (ce qui ne manque pas d'implications concernant la direction envisagée en profondeur par le désir contemporain, plus exactement le destin pulsionnel ainsi composé et à l'œuvre). Moins spéculativement, on fait disparaître l'ancien en prétendant y retourner et y recourir pour des raisons diverses, de mode essentiellement parce que la nature de cette dernière est d'aller et de venir, mais aussi, pourquoi pas, car c'est la vérité, de qualité sonore. Ce n'est pourtant pas ce dernier critère technique, et du reste vérifiable, qui l'emporte commercialement, comme on vient de le mentionner. La leçon vaut plutôt, on l'a compris, pour le philosophe et l'historien. En effet, que l'ancien fasse retour est au fond une banalité, que même l'ancien soit plus fiable que le nouveau, en somme que le son du vinyle soit meilleur que celui du CD tout comme les objets anciens sont en règle générale plus solides et moins soumis à l'obsolescence programmée que les actuels, tous ces facteurs ne semblent pas déterminants. Ce qui l'est en revanche, c'est ce qu'on pourrait nommer le retour (réel ou momentané comme un simple sursaut ?) de *l'objet* dans une période de dématérialisation. Pourquoi ? Le CD n'est-il pas un objet ? Assurément, il l'est bien et encore, mais comme la copie dégradée, miniaturisée, de l'objet disque, auquel dans ses grandes années on accordait tous les soins : la pochette évidemment, mais aussi l'absence de plastique, le volume, le coffret, la présence imposante, le prix aussi, c'est-à-dire la valeur. Plus précisément et afin d'étayer quelque peu l'argument, le disque faisait l'objet d'une contemplation en soi, de celle qu'on accorde à un œuvre ou à son substitut pour ceux, quasiment tout le monde, qui n'en possèdent pas, clairement d'un fétichisme, là où le CD n'est qu'un moyen de communication musicale, finalement à peine un objet (quoi

alors ? Une surface lisse et invisible, car on ne voit pas ce qui s'y passe, l'avancée de la lecture, d'une opacité comparable à celle d'un fil électrique dont on ne devine guère le contenu. Quant aux pochettes, ou ce qu'il en reste, au pire elles font songer à de simples étiquettes, au mieux à une miniaturisation, car jamais on n'éprouve la moindre présence d'une belle image originale). Que par ailleurs cet objet de retour, ce revenant qu'on croyait définitivement mort et plus que mort, – car qui, sérieusement, eût cru à ce retour ? – soit esthétiquement beau introduit dans notre période actuelle une donnée qu'effectivement soit elle ne contient plus, soit à laquelle elle n'accorde pas sa priorité (on peut entendre bien sûr ces remarques de diverses manières, faisons mention, après notre insistance concernant le soin apporté par les éditeurs à la confection des pochettes comme à celui, bien connu et pratiqué par les connaisseurs, accordé au pressage ; à regarder de près ma collection, je retrouve des disques dont la tranche est même cousue d'un tissu jaune, ainsi, peut-être un de mes deux premiers disques avec l'opus 132 de Beethoven par les Amadeus, celui des Quatuors de Ravel et de Debussy par le quatuor Drolc chez DG).

Les changements, qui en général n'épargnent rien ni personne, et parfois les modifications radicales qu'ils ont induites dans les représentations et les pratiques traduisent bien sûr le passage du temps, ressenti comme plus long *et* plus rapide, c'est toute la confusion ici introduite, que celui qu'on croyait avoir soi-même et de son point de vue estimé – trente ans tout de même, soit la moitié d'une vie d'homme quand on y songe, et plus largement le volet qui présente la vie adulte regardant vers l'arrière, vers son symétrique, celui de la jeunesse ! – mais redimensionne plus encore la mémoire ou plutôt la reconfigure comme un être vivant trop longtemps enfoncé dans son sommeil, ignoré de tous et indifférent à leur égard, et pour ainsi dire abandonné, étiqueté et ramené au statut de pur et simple vestige d'un passé à la fois proche et lointain.

(3)

Et c'est en prêtant attention à Montaigne et à ses aveux de divagations qui me servent ici d'excuses, mais avec plus précisément l'idée que cette affaire mérite bien ce que Walter Benjamin érige au statut d'« *image de pensée* », que je reviens aux disques. Ceux-ci se trouvaient, pour l'anecdote, depuis douze années d'abord comme encoffrées à la suite de plusieurs déménagements, sans qu'ils soient donc jamais déballés, puis, dans le but de mettre fin à la laideur des énormes cartons, ils retrouvèrent enfin la lumière et furent confusément extraits et installés dans le désordre sur une grande étagère qui occupe à nouveau un mur entier, pour subir, quelques courtes années après, une fois de plus, dans cet état et de la même manière, un déménagement et une réinstallation. Les regards jetés sur eux lors de ces occasions ne s'étaient pas donnés la peine de s'attarder, si ce n'est – décidément ! – sur la beauté de certaines pochettes (j'admire toujours celle du *Stabat Mater* de Dvorak par Kubelik, celle des quatuors de Mozart par les Berg chez Telefunken et, dans un tout autre ordre d'idée celle par Haitink des *Poèmes symphoniques* de Liszt dont le portrait photographique du musicien m'accompagne mentalement depuis très longtemps, sans parler de l'incomparable travail effectué sur les disques Blue Note par Francis Wolff, le photographe, et le designer Reid Miles, disques qu'on avait presque envie d'acheter uniquement en raison de leur pochette.) Quant à l'appareil qui servait à les lire (une Thorenz imposante), il ne restait plus rien : les souris du temps avaient eu raison de la courroie, l'atmosphère des ciels mouillés avait quant à elle oxydé les mécanismes.

En réalité, toute une économie, voire une micro-civilisation venait insensiblement, et joyusement, de connaître sa fin et je me trouvais face seulement quelques années après à une évidence beaucoup plus sombre. Dans les années 80, les disques furent mis au rebut, avec une rapidité stupéfiante, je me souviens très bien malgré une petite période d'hésitation, puis pour la plupart revendus, ce à quoi je ne me suis jamais décidé (l'économie de la revente peut en

effet répugner ; elle est censée être plus juste, plus écologique en particulier – elle est devenue un impératif, une morale en soi –, alors qu'elle ne fait que traduire l'immoralité contenue dans la marchandise, dont par conséquent le statut de chose ou même d'objet est soustrait, ces entités possédant et recueillant à la fois une valeur en eux-mêmes et d'autres encore, qu'elles soient d'ordre symbolique ou même d'argent).

Quoi qu'il en soit, il semblait que des réalités aussi proches – oui, rien ne le fut autant avec les livres – que ces disques, et c'est peu dire tellement ils formèrent le décor du quotidien par leur présence matérielle et figurée, de même qu'ils rythmèrent le cours des journées, et qu'ils accompagnèrent tout un pan de vie ne pouvaient être ainsi dispersés et oubliés. Je sais bien que ces considérations ne sont que des banalités, en tout cas pour les personnes de ma génération, celle qui attendait dans les années 70 et encore 80 avec impatience les nouvelles souscriptions de Noël, la parution de tel ou tel nouvel enregistrement, la suite des éditions *Références* dirigées par André Tubeuf, celle qui se passionnait pour tel import-Japon d'un chef ou d'un soliste que tout le monde ignorait (mon acquisition, rue Sainte-Anne à Paris, des rares disques de Hermann Abendroth)... C'est qu'à y réfléchir, la considération n'est pas si triviale que cela si l'on considère que ces années glorieuses du disque, disons de 1958 à 1990, englobèrent également toute l'histoire musicale enregistrée depuis le début du gramophone. Toute une histoire moderne se trouva ainsi récapitulée sur le plan artistique, évidemment, mais également sur celui du mode de vie. Le disque fut en effet le vecteur et le baromètre du spectacle, un acteur social décisif et un agent économique majeur. De fait, sa première réduction matérielle dans le disque compact – la seconde réduction fut la dématérialisation du support depuis les années 2010 – masqua pour un peu plus de deux décennies le changement de strate historique que l'on a évoqué plus haut.

Juste avant de revenir à ce que le disque révèle au titre d'« *image de pensée* », il faut s'arrêter sur la motivation qui entraîna individuellement, psychiquement et

pulsionnellement, et non économiquement ou commercialement, l'adhésion au CD, quitte à oublier aussitôt, à *devoir* oublier, à s'obliger à oublier en raison d'on ne sait quel vent de l'Histoire le disque. Ce fut une adhésion technique avant que d'être éventuellement, mais, avec le recul, très accessoirement, musicale et par conséquent artistique. Au fond, on espérait que la technique serait enfin au niveau de l'artistique, et on confia précisément cette tâche à la technique. Comme un signe de la civilisation, c'est la technique qui devait commander. Assurément, il y eut un gain sonore – mais lequel ou de quel ordre précisément, telle est la véritable question ? –, il y eut aussi, il faut bien y revenir, un fétichisme fasciné, ce pléonasme, qui prit le pas sur le fétichisme de l'objet disque avec ses dimensions propres (sur ce point on peut faire l'analogie du CD et du Livre de poche, car le CD engagea également la révolution des modes de lecture comme le « mange-disque », les baladeurs, les lecteurs incorporés dans les automobiles en prenant le relais des K7, ces copies des disques qu'on a plus qu'oubliées et que nous-mêmes venons d'oublier plus haut, ces copies donc à mi-chemin entre le support d'origine et la destination que fut le CD). Glenn Gould ne connut pas le CD. Faut-il en déduire qu'il se serait laissé fasciner par lui ? Avec sa passion technicienne, Gould l'aurait sans doute conçu comme un simple moment de l'évolution de la technique. Et, il ne faudrait pas se tromper de sujet ni d'intention : peu importe ici le support, ce qui intéressait Gould, c'est l'intervention de l'auditeur, et pas seulement de l'émetteur musical, sur la matière musicale elle-même. En d'autres termes, la préoccupation fut toujours pour lui artistique et non technique, en ce que la finalité ne consista jamais en une prouesse technique, mais dans l'appropriation subjective et par conséquent l'aventure spirituelle qu'une œuvre peut déclencher moyennant une facilitation technique. Pour Gould, il fallait en somme rapprocher la technique des individus, la rendre, selon un terme qu'il affectionnait, charitable.

(4)

Dans l'élan qui porta au CD, il n'y eut donc pas, comme chacun a pu de fait le croire – l'on peut vérifier sur ce cas, dans le sentiment de l'humiliation, ce que peut être la puissance de l'illusion –, un intérêt purement et donc exclusivement musical. Mais, derrière la fascination technique, nous fûmes d'abord et essentiellement fascinés par la présence du silence. Le silence fut enfin enregistré. La technique, qui prit en l'occurrence le nom de silence, avait donc eu pour objet le rien. Car pour enregistrer quelque chose, et par excellence de la musique, il fallait d'abord produire ce rien. Plus concrètement, il y eut cette fascination et cette passion pour le « ne-pas-entendre », entendons les craquements, les saturations de fin de plage, l'usure, les sauts brusques d'un sillon à l'autre (on disait que les disques étaient « rayés »). Enfin, par un retournement étrange et dialectique, on pouvait entendre, parce qu'on entendait le rien.

Et ce que l'on confondait encore et peut-être davantage avec le silence ou ce que l'on entendait en tous sens par là, c'est l'absence de bruit. À écouter ces derniers jours les disques, chèrement acquis à l'origine, des Quatuors de la période médiane de Beethoven par les Berg, la qualité d'enregistrement apparaît telle, vraiment inouïe pour moi qui pensais les connaître par cœur et les avoir usés par l'exercice assidu de l'oreille, qu'entendre le silence est une question exclusivement musicale et qu'elle n'a rien en commun avec l'absence de bruit. Car ce que l'on entend, par exemple et plus particulièrement dans le 1^o mouvement du 8^o Quatuor, ce sont – et cela confère, comme si elle l'entourait et de fait y participait, un effet de profondeur magnifique à la beauté de cette musique – les oiseaux (à l'instant, volontairement, je ne vérifie pas, mais on songe à eux, égarés dans une église ou à un espace sous des arcades). Et ce chant des oiseaux qui matérialise pour ainsi dire tout en le signifiant l'espace est ici précisément le silence, du moins ce qu'il faut entendre en l'occurrence par ce terme (du coup, je songe à la chaise bruyante de Glenn Gould ainsi qu'à son chantonement qui insupportaient tellement les techniciens du studio alors qu'ils

portent la musique). Incontestablement il est possible de reproduire ce chant des oiseaux sur le support CD – ce que je viens à l’instant de vérifier –, mais la spatialité est à présent moindre, le disque est devenu, c’est le cas de le dire, mais c’est une vérité générale que je voulais avancer, plus « compact », plus écrasé, plus lisse, comme une simple surface ou un espace à seulement deux dimensions. C’est qu’un silence, tout musicien le sait, a pour condition un espacement et une dilatation. Un silence ne peut jamais être étroit et déterminé, car alors il n’est plus silence, mais la concentration d’un bruit ou d’un son. Le silence est la dilatation du son, son envolée pour ainsi dire dans toutes les dimensions de l’espace que du reste il produit, ce qui lui confère les apparences de la lenteur, voire de l’immobilité musicale, ce sur quoi précisément jouent certains grands musiciens comme Celibidache, exemplairement, mais aussi le dernier Giulini. Le disque vient seulement de m’enseigner cela avec une évidence qui fait regretter, mais avec combien de bonheur et même de ravissement, le temps perdu à en avoir négligé la vérité par une sorte de précipitation qui est le fait de l’Histoire et de la manière dont elle cause notre aveuglement comme du reste notre surdité.

(5)

Ce qui se signifie concernant le mouvement de l’Histoire – et « *l’image de pensée* » qui nous occupe présentement n’est que l’effet d’un retour de l’Histoire sur elle-même lorsqu’un événement opère la convocation de la pensée –, c’est qu’elle est têtue et obstinée, au point que derrière le savoir et la ruse que généralement on lui attribue comme à une puissance supérieure, elle est peut-être tout simplement d’une grande, voire extrême bêtise. Dans ce qui est davantage qu’une hypothèse, cette bêtise provoque aussi la nôtre ou bien se sert de celle qui nous est naturelle lorsque nous adhérons sans broncher, donc sans réfléchir, à la moindre nouveauté et en confondant les choses et leurs notions jusqu’à perdre leur sens réel.

On apprend ainsi beaucoup d'un fait matériel, à plusieurs volets il est vrai, comme la quasi disparition du disque dans un premier temps, puis sa réapparition dans un second. Le premier temps est celui de l'Histoire, de l'oubli si l'on préfère, ou encore de ce dont on se débarrasse au plus vite, le second celui de la pensée (ce qui surgit et nous vient dans une sorte de retard). Le deux n'allant jamais de pair, comme Hegel nous l'a pourtant rappelé, le propre d'une « *image de pensée* » est justement qu'elle nous délivre la vérité de leur confrontation et de leur pénétration. L'image en question n'est donc pas d'abord donnée, mais elle succède à l'oubli, au refoulement, à la sensation immédiate et à la bêtise qui l'accompagne, elle fraye sa voie par un éblouissement et comme par un renversement paradoxal ou dialectique des choses pour enfin se délivrer dans le bonheur de sa propre pensée.

On ne parvient guère à se défaire de l'idée, devant le cas qui nous occupe, si anodin en apparence, de la redécouverte des disques vinyles et de sa propre collection qui, tout de même, dans ce qu'il reste des souvenirs, balaye et ponctue toute une vie, que s'indique à l'occasion de cette expérience une autre, plus vaste et de bien plus grande implication. On y a fait allusion plus haut lorsqu'il était question d'un tournant de civilisation. Et ce n'est pas le débat, que l'on pourrait ne jamais clore tellement il est disputé mais également intéressant, de savoir quel est le meilleur support pour la musique que nous aimons, la grâce étant déjà – pour certains, dont je ne suis pas, le malheur – que l'on peut emporter la musique avec soi comme des livres, avec cette différence que la simple mémoire n'y suffit pas parce qu'il faut la chair objective du son, qui s'avère le plus important. C'est plutôt que le problème qui fait ainsi surface conjugue dans sa pelote l'oubli et la prise de conscience de l'effondrement d'une civilisation encore matérielle et porteuse à l'occasion de beautés, l'hésitation devant la dématérialisation des choses entre leur présence encore garantie, leur disponibilité en somme, et leur pure et simple disparition en voie de s'opérer ou déjà advenue, en tout cas ce

problème qui se présente en l'état comme sa solution désastreuse nous laisse devant le sentiment d'un vide.

(6)

On ne s'étonnera donc pas qu'il y ait dans le sentiment de la redécouverte de ces disques, ainsi que dans les pensées qui l'accompagnent l'idée de quelque assurance ou certitude qui laisseraient penser que décidément rien n'est complètement perdu. Et si l'on fait usage du terme de sentiment, c'est pour faire remarquer, mais on l'aura bien compris, que c'est d'un *bonheur* qu'il s'agit. C'est qu'à même l'idée bien sombre que l'on vient d'extrapoler de cette redécouverte, qui a trait au devenir et plus exactement au destin de notre civilisation, si compulsivement productrice, si précipitée et avancée dans le geste de faire disparaître, une civilisation de l'obsolescence dont la qualification la meilleure serait peut-être celle des encombrants et des ordures, et dont le stade de prise de conscience se signale par ceci, que j'ai mentionné en passant plus haut par un mouvement d'humeur, qu'il cherche à gagner une nouvelle virginité dans le recyclage, les retours de tous ordres et la mise en valeur du vintage, à même cette idée disions-nous est lié ce sentiment d'un bonheur, peut-être pas en lui-même ou en tant que tel, si cela veut dire quelque chose, mais de sa venue et de sa ressemblance. Ce qui, on en conviendra, partant d'une expérience est devenu la thèse de Proust, désormais si connue, possède pour elle la force du vrai. Jamais le bonheur ne vient de l'inconnu ou par l'inconnu, mais à travers ce que l'on savait en quelque manière déjà. Pour être plus exact et afin de moins prêter à la *disputatio* des expériences toujours subjectives, on dira que ce bonheur consiste dans la *transfiguration* de ce que nous avons fréquenté dans le passé mais à quoi nous n'avions pas prêté attention et, surtout, que nous n'avions guère envisagé à ce moment-là dans son devenir et pour l'essentiel à travers l'image, fût-elle très confuse nécessairement, de son *déclin*. *La fragilité du beau*, expression qui indique une simple redondance, est alors ce que nous redécouvrons comme le

bonheur même. Et du reste, à l'occasion de l'expérience de la redécouverte matérielle – qui n'est pas la découverte qui, elle, provoque la joie –, c'est la musique qui se trouve transfigurée par ce support, comme lavée et transformée à la fois, régénérée pour tout dire et finalement elle-même redécouverte. C'est en cela que ce faisant elle transfigure notre vie en en révélant du même mouvement la fragilité, y compris celle de son support.

(7)

À vrai dire, comme le plus souvent lorsque l'expérience est en question, on assiste, comme dans cette autre expérience qui fait apparaître fugacement tout un livre ou toute une œuvre jusque dans le détail de leur plan, c'est une philosophie qui se construit d'elle-même, pour ainsi dire marquée du sceau de l'évidence. Les remarques qui précèdent sur l'Histoire connaissent en effet un parallèle dans les réflexions sur l'existence. La dématérialisation en cours s'agissant entre autre de la musique, et dont le CD ne fut en définitive que l'approche, nous atteint tout autant. Parallèlement au processus matériel qu'on a décrit, c'est une nouvelle technique du corps qui s'imposait également par là : on n'avait plus à se lever, à essuyer, à manipuler. Le sentiment était aussi celui d'une liberté conquise à l'égard d'un moment encore très lourd et contraignant de la technique. Une chose est de porter et de déballer les disques, les placer sur la platine, bouger son bras, les ranger dans leur pochette, toutes ces activités qui cadrent avec les autres occupations de la vie quotidienne parce qu'elles sont de la même nature sont devenues inutiles. Désormais, nous sommes légers ; les appartements eux-mêmes ne croulent plus sous le poids des livres et des disques, et lorsque c'est encore le cas, les déménageurs éventuels ne manquent pas de faire remarquer que vous appartenez à un siècle passé et à un régime d'existence – à un *ethos!* –, suranné (un déménageur est par définition, il l'est devenu, celui qui évalue très mal les livres et les disques, ainsi que leur volume ; ses remarques se résument au constat et à la déploration d'une possession inutile ; un déménageur, c'est sa définition,

vous rend coupable de votre manière d'exister). Et cette légèreté nous rappelle cruellement la nôtre, quoiqu'en un autre sens : nous ne serions plus encombrés par les choses, nous pourrions par le truchement d'une simple oreillette et d'un minuscule boîtier nous passer de la réalité des choses. Et, en définitive, nous pourrions très bien nous passer de nous-mêmes, parce que l'accumulation des choses matérielles ou seulement leur présence est devenue superflue. Désormais, les appartements peuvent devenir de plus en plus petits, sans livres, sans disques, sans piano, sans ...? Il n'y aurait plus à se supporter, ou bien c'est notre propre légèreté qui ferait de nous de simples hologrammes, ce que la musique et les livres sont au fond déjà devenus.

(8)

Et, pour y revenir plus précisément, à l'écart de toute forme extérieure d'appréciation ou de jugement, c'est dans ce déclin, ce moment où se forme l'image de pensée, lorsque le nombre et le poids des années écoulées se récapitulent à la conscience, que nous éprouvons pour nous-mêmes ce qu'il faut bien nommer une tendresse, ou peut-être au moins de l'indulgence ou de la bienveillance. Car ce bonheur paradoxal, tendu, évident et après tout innocent se montre par conséquent si plein qu'il laisse de côté tout ce avec quoi, généralement, nous remplissons notre passé, le remords, la mauvaise conscience et plus évidemment la culpabilité.

Pour tout dire, dans l'hésitation qui n'est qu'un partage dont on ne parvient pas à délimiter clairement les contours concernant ce qui revient à l'Histoire et ce qui nous concerne dans notre existence, ce genre de réflexion, dû certainement à l'élargissement des perspectives que l'âge finit ironiquement par nous céder aboutit à ceci, que ce même événement de la redécouverte, bien insignifiant en lui-même, touche certes à une vérité de l'Histoire qui finit d'abord par tout emporter pour ensuite y revenir comme pour se découvrir dans sa réalité, mais

aussi au secret tremblant et même vacillant de notre propre existence qui pour l'occasion fait ses aveux. Ainsi, nous nous voyons, nous nous revoyons plutôt, un peu aussi comme si nous nous mettions en scène par ce travail de la mémoire, écouter le disque, et même le regarder, comme le fait par exemple et très exemplairement Thomas Mann [sur une photo](#) que Florence Trocmé m'a communiquée et qui m'a fortement ému, l'auteur de la *Montagne magique* reproduisant ainsi lui-même la scène d'un des derniers chapitres du roman lorsque Hans Castorp lit la gravure de son existence sur les disques qu'il joue sur le gramophone, cette scène dont j'avais moi-même fait, mais sans encore rien savoir de l'expérience de la redécouverte dont je parle ici, le premier ressort et l'acte dernier d'un livre intitulé *Le Lied, la langue et l'Histoire* (la préoccupation de l'Histoire y était pourtant déjà centrale).

C'est ainsi que je passai tous ces derniers jours à travers cette montagne de disques et que je m'efforçai, dans la confusion d'un bonheur et d'une impuissance, d'ouvrir en moi le chemin d'une capacité nouvelle d'écoute de toute chose.

André Hirt

Le 20 janvier 2017